André Lachambre



Biographie de
Sœur Marie-Paule Gagné[1],
s.n.d.d.

1 Sources : Entrevues et journal personnel, propos recueillis par le Père Gérard Bernatchez, c.s.v. et le témoignage de M. André Lachambre.

Le Seigneur a permis que je naisse dans la splendeur des couleurs de l'automne un 23 novembre 1933. J'ai ouvert les yeux sur un joli paysage agricole. La maison familiale, pour sa part, ouvrait ses fenêtres sur la campagne odorante de Saint-Norbert-d'Arthabaska.



Région de Saint-Norbert d'Arthabaska

Je fus la septième enfant accueillie par cette famille exceptionnelle qui comptera onze enfants dont tous n'ont hélas pas survécu. Mon frère Jean-Baptiste sera le seul garçon du clan Gagné. Mes sœurs portent toutes de jolis noms : Anne-Marie, Annette, Monique, Jeannine, Judith, Cécile puis Georgette et Jeanne qui ont toutes deux trouvé vocation dans la congrégation des Sœurs grises. Je les aime profondément !

Mes parents ont toujours été de fervents croyants. Leur foi nous a tous protégés bien que je sois devenue sourde à l'âge de six mois. Nourrissant un doute sur ma capacité d'entendre, maman frappait des mains dans mon dos sans que je n'y prête attention. Son soupçon fut confirmé par le diagnostic du médecin du village qui décréta : *« Votre fille a été victime d'une attaque de méningite ; elle est atteinte de surdité profonde ».*



La maison paternelle à Saint-Norbert

Je grandis cependant dans l'insouciance de ce qui me distinguait des autres membres de notre famille. Mes souvenirs de cette époque n'ont jamais été assombris par mon handicap. J'étais heureuse et on me vouait une attention toute particulière. Je puis dire que j'ai toujours été enveloppée de tendresse et d'amour. J'en garde un

souvenir impérissable : *« Ha ! Mes jeunes années »*. Conséquence d'une vie passée à la ferme, je me rappelle que mon enfance m'offrait une myriade de beautés ; autant que la vie puisse en fabriquer.

Au cœur de cet environnement paradisiaque qui m'entourait, j'ai eu le bonheur de côtoyer des animaux que j'admirais. Je me suis attachée à deux gros chevaux de trait, '*Tom* et *Pitt*' ainsi qu'à de nombreux chats et chatons, vaches et poules. Ces êtres magnifiques et sensibles font partie de mon folklore.





Marie-Paule à la ferme familiale.

Jamais je n'oublierai la joie que ces bêtes mettaient jadis dans mon jeune cœur. Encore aujourd'hui, je n'ai aucune gêne d'en parler à qui veut bien l'entendre, je suis 'folle' de la compagnie des animaux.

Les activités ne m'ont jamais manqué. J'ai toujours apprécié participer aux corvées des champs. Mon frère et mes sœurs veillaient à ce que je ne me

blesse pas. J'étais si heureuse parmi eux tous. Mes parents m'ont traité non seulement avec beaucoup d'amour, mais aussi empreint d'un grand respect pour ma petite personne. Je dois à ces heures de labeur l'amour du travail d'équipe bien accompli. En ces années de douce enfance, j'ai développé la persévérance et un penchant tout particulier pour le travail en compagnie des autres.

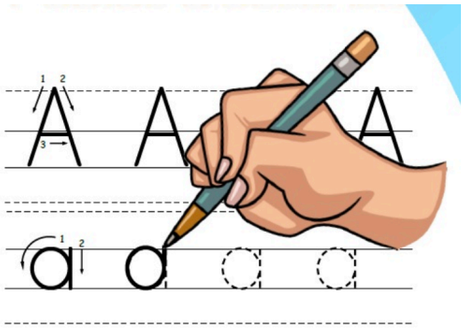
Encore maintenant, les tâches partagées me sont des plus agréables. J'ai conservé cette sensation persistante de jouer, lorsque j'accomplis un travail avec d'autres personnes, plutôt que le sentiment du poids de m'investir dans une corvée ardue. Les autres ont cette capacité de tenir une grande place en mon cœur. Quelle richesse m'a été donnée par mon Créateur ; quel précieux héritage ces instants magiques m'ont-ils conféré !

En dehors de ces moments où j'ai pu m'abandonner à humer les odeurs de la terre, celle de l'air pur et frais de la campagne, je collaborais également aux tâches ménagères.

Avant de passer à la table pour y savourer l'excellent souper préparé avec amour par ma chère maman, je m'amenais docilement à la cuisine. 'Jouquée' sur une chaise d'adulte, j'ouvrais mes cahiers avec tout le sérieux d'une universitaire. Je déposais mes livres sur un coin de table, bien disposée à suivre les instructions de ma maîtresse improvisée, ma chère sœur Anne-Marie. C'est à

elle que je dois l'apprentissage des rudiments de l'écriture et la lecture.

Obéissante et appliquée, je pinçais le crayon entre mon pouce et mon index avec application. Ces heures vouées à la connaissance me procuraient une sorte de compensation à cette tristesse secrète qui grandissait avec moi. Oui, mon cœur juvénile se serrait dans ma poitrine en réalisant que je ne fréquentais pas l'école de rang comme les autres de mon âge ? Ce sont ces moments qui m'ont ouvert les yeux sur ma différence : incapable de parler à cause d'une surdité profonde, conséquence de cette méningite héritée à ma tendre enfance. J'étais coupée du plaisir de suivre ces enfants en âge de fréquenter l'école et cela faisait ombrage à mon intérêt grandissant pour l'apprentissage.



Seule enfant de mon âge clouée à la maison, je me rendais compte que je n'habitais pas un royaume convoité. Dehors, plus loin qu'à deux jets de pierre de la maison, un avenir insoupçonné attirait tous les jeunes de ma connaissance. Or, injustement, cette expérience m'était refusée. Voilà bien une situation sujette à faire gonfler plus largement mon désir d'aller à l'école. *« Mes sœurs s'y rendent toutes, pourquoi pas moi ? « Chanceuses ! »*

Ma vie suivait le cours des évènements répétitifs du quotidien avec ses rites et ses habitudes singulières. Immanquablement, chaque soir ramenait sa routine. Agenouillée au sein du troupeau familial, j'étais le petit agneau qui se tortillait de partout. Chapelet en main, j'imitais les miens sans trop comprendre encore l'utilité de ce rituel. Cependant, les imiter me conférait une certaine notoriété. Souvent, on riait de me voir jouer dans la cour des grands.

Papa, agenouillé, à mes côtés, ramenait sa famille à la piété. *« Prier, c'est sérieux ! »*. Les yeux bien ouverts j'épiais les membres de ma famille qui remuaient des lèvres à l'unisson. Je dois m'accuser de quelques écarts qui me faisaient tourner la tête vers la fenêtre où se dessinait gracieusement le tableau sans cesse renouvelé du soleil couchant.



Ce moment d'intériorité s'achevant, je tournais cette fois les yeux, une dernière fois, vers l'illustration de la *'Sainte Famille'* devant laquelle nous étions tous accroupis. Dans mon silence, je me concentrais sur le plus petit des personnages de cette image : *'Le petit Jésus'*.

À longueur de cet égrenage du chapelet, je tournais très souvent mon regard du côté de papa,

tout recueilli, pour ensuite pointer un œil de gratitude vers ma si belle maman. Son visage me souriant alors que s'éclipsaient les dernières lueurs du jour.

Une autre page de notre roman d'amour familial allait s'achever. Tout doucement, comme on avance sur la pointe des pieds, je battais des paupières pour glisser dans l'épaisseur d'un sommeil qui m'engourdissait peu à peu. Lasse d'une journée bien remplie, ivre de sommeil, on me préparait pour la nuit ; une nuit qui m'appelait à la douceur d'un repos réparateur bien mérité. Tranquillement, j'allais sombrer dans le monde du rêve, enveloppée de paix et de sécurité, au cœur de cet îlot de gens que j'aimais tant !

Un beau jour, mon quotidien allait basculer. Maman me fit comprendre de son mieux et par gestes naturels que j'allais être séparée d'eux tous. J'étais loin de saisir le contenu de son explication. Ma confiance en elle étant sans borne, cela a contribué à ce que je ne m'inquiétai pas de la suite des évènements. En gros, j'avais saisi son message : je partirais en voyage et il me faudrait une grosse caisse pour y ranger mes vêtements et effets personnels. Ma mère m'avait indiqué que le voyage serait long, très long. Elle avait ajouté que là où on me conduirait, je verrais



beaucoup d'autres jeunes filles de ma taille et ma condition physique. Elle tentait au mieux de sa capacité à communiquer avec moi, qu'une femme adulte, toute vêtue de noir et coiffée d'un voile (évidemment une religieuse), allait m'enseigner à parler.

Malgré mon attention à ces interminables explications, je n'avais pas encore réalisé que cette expédition était une conséquence de ma surdité. C'est ma grande sœur qui a su finalement susciter en moi une joie indéfinissable. Tant mieux que mal, elle m'a fait comprendre que j'irais enfin à l'école comme les autres enfants.

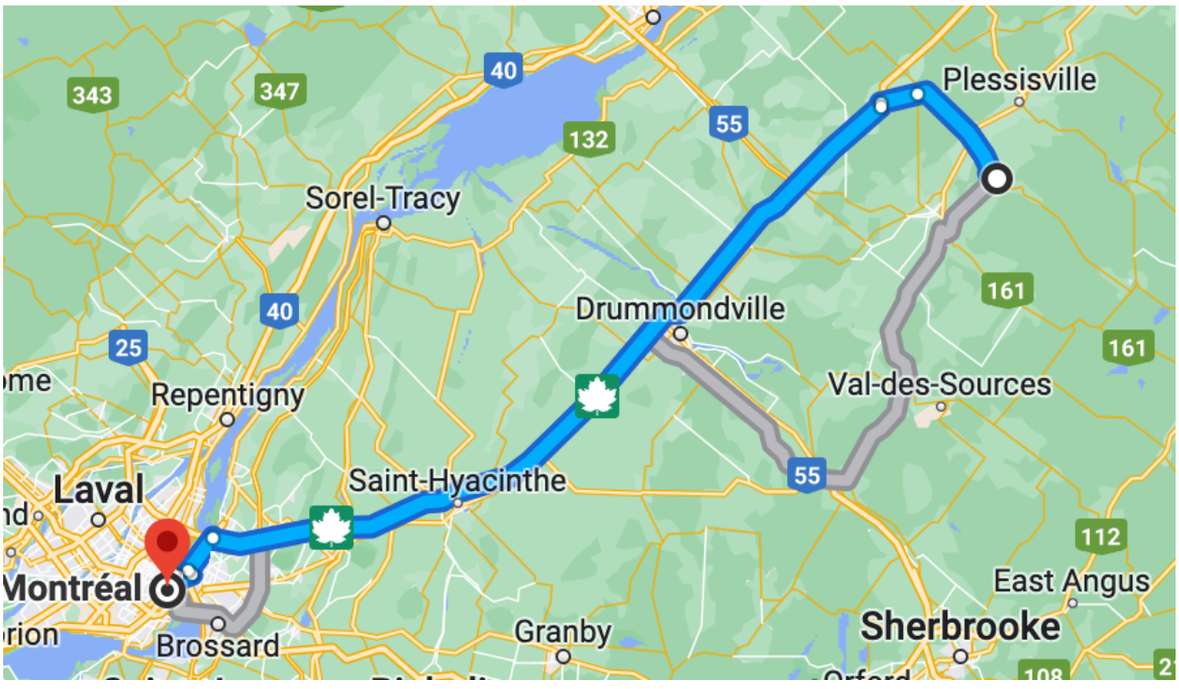
La veille du jour fixé pour le départ, cette confidence est venue sournoisement déranger mon sommeil. Effectivement, le lendemain allait soulever le mystère caché derrière l'immense X apposé sur le calendrier du Sacré-Cœur : calendrier mural qui me servait de repère. On avait eu la délicatesse de l'épingler sur le mur de la cuisine à hauteur d'enfant.

Ainsi, à 8 ans et demi, maman s'est affairée à me préparer une grosse malle remplie à ras bord. Cette malle comprenait toute une variété de vêtements propres pour chaque saison. J'étais orgueilleuse de voir que quelques-uns, soigneusement remis à neuf, avaient appartenus à mes grandes sœurs : *« Je suis grande maintenant ! »*.

Ainsi, le premier septembre 1942, tôt le matin, ma famille m'embrassait, mine défaite, alors que moi, qui ai toujours apprécié le changement, je peinais à contenir mon excitation. On m'obligea à rester en place pour le déjeuner. Fort remuée intérieurement, je n'arrivais que péniblement à avaler ce dernier repas avec la famille. Ma pensée m'entraînait déjà vers cet ailleurs encore inconnu et que j'anticipais si prometteur.

Assise au côté d'un cousin qui nous accompagnait, papa et moi, je tournai la tête pour voir l'image de maman qui perdait de sa stature au fur et à mesure de l'éloignement de la voiture qui nous emportait enfin ! Maman pleurait, je crois bien ! Plus tard, mes sœurs m'ont avoué son chagrin à l'effet de notre séparation.

On me raconta que longtemps après ce départ si déchirant pour elle, il lui arrivait d'essuyer une larme du revers de sa manche alors qu'elle pelait les légumes du prochain repas familial. Appréhendait-elle cet *'autrement'* qui allait se dérouler sans ma jeune et joyeuse présence ?



Je revisite dans ma tête ce voyage qui nous menait à Montréal. Plus nous nous enfoncions dans le paysage, plus s'amplifiait mon excitation. Tout le long de la route qui me menait à L'Institut des Sourdes-Muettes, j'ouvrais grands les yeux comme si j'avais l'obligation de me rappeler l'itinéraire ou le trajet à suivre pour revenir à la maison familiale. J'ignorais que j'effectuerais un jour ce chemin de retour me ramenant au berceau de mon enfance lors du congé estival.

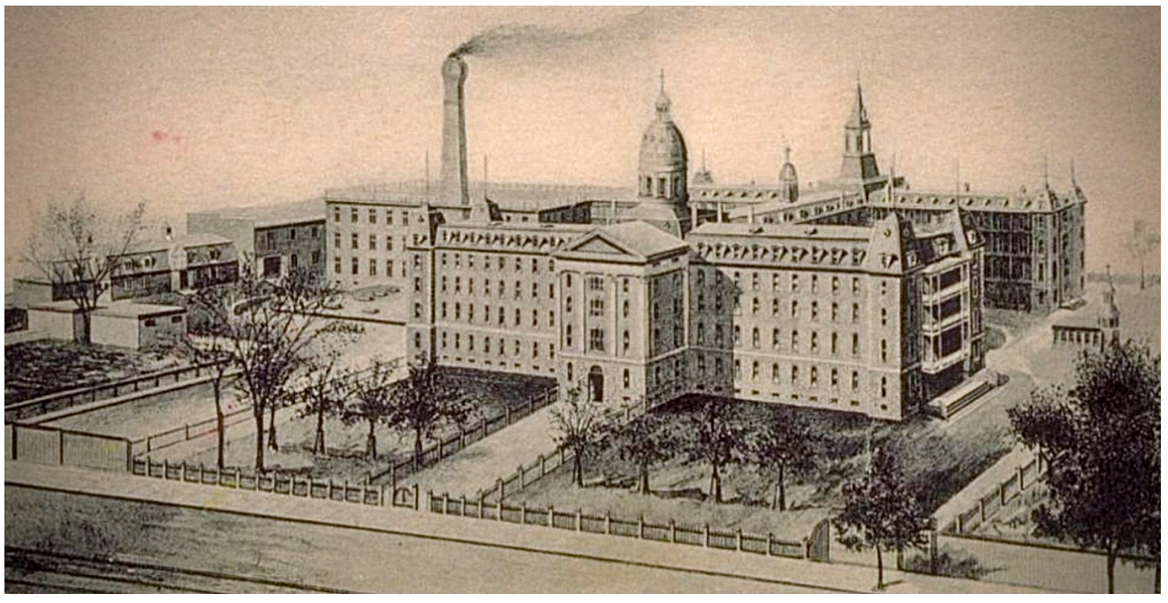
En vérité, dans cette confusion, je ressentais un certain malaise ; un curieux sentiment me surprit dans cette farandole de pensées ; une hésitation que j'avais déjà connue lorsque maman me plaçait devant le choix d'un mets à savourer... *« sucré ou salé, disait-elle, mais pas les deux ! »*. Cela traduisait bien ce sentiment de peine bataillant en moi au côté d'une sensation de joie démesurée et indéfinissable.

Au bout de plusieurs minutes de notre trajet, la perspective d'aller à l'école domina ; Je prenais conscience que se réalisait un rêve tant caressé tout au long de mes jeunes années : *« J'irais à l'école comme les autres enfants de mon âge ! Youpi ! »*

Le voyage dura très certainement deux bonnes heures et peut être même plus à ce qu'on m'a rapporté plus tard. Mais à l'âge que j'affichais, la mesure exacte de temporalité ne me gênait pas. Compter le nombre de dodos me séparant d'une activité à l'autre n'était pas significatif. Les entre-dodos n'étaient que les pièces isolées d'un grand casse-tête sur fond d'une vie heureuse.

Cette expédition tourna en fête lorsqu'en cours de route, nous nous sommes arrêtés tous les trois pour nous rassasier d'un savoureux lunch préparé avec soin par ma prévoyante maman.

Plongée dans cette atmosphère qui prenait allure de carnaval, la toute petite bonne femme que j'étais fit enfin son entrée, tête bien haute, dans l'imposant édifice de la rue Saint-Denis : L*'Institut des Sourdes-Muettes de Montréal*, dont l'administration et l'enseignement reposent depuis 1864 sur les bons soins des Sœurs de la Providence.



L'Institution des Sourdes-Muettes vers 1920

Une religieuse fort accueillante se présenta à nous dès le moment où notre trio franchit la porte du parloir. J'étais heureuse ! Assise sagement, je laissai la dame en noir épingler une étiquette sur mon vêtement. Mon nom y figurait en belles lettres toutes égales. Je levai les yeux vers elle en souriant avec gratitude. Du mieux de mes habiletés à communiquer, je lui signifiai, en pointant l'étiquette, que je reconnaissais la calligraphie de mon nom : ***MARIE-PAULE… « C'est moi ! ».*** La religieuse, l'air sceptique, sembla comprendre enfin que je connaissais les B…A…BA de l'écriture.

Alors, une envolée de gratitude s'éleva pour se diriger vers ma grande sœur Anne-Marie demeurée à la maison. N'est-ce pas à elle que je devais ce premier petit moment de gloire ?

Finalement, la dame en noir partit chercher une jeune fille de mon âge afin qu'elle me guide dans

les dédales de cet imposant édifice. Certainement que mon cousin et mon papa, plantés là en observateurs de la scène, furent étonnés de la prestance avec laquelle je me présentais. Me hissant sur la pointe des pieds, je les embrassai tous les deux avec insistance, sentant dans mon dos la large main de mon père qui cherchait à me retenir tendrement.

Au bout de quelques pas, la jeune fille inconnue m'introduisit dans une vaste cour de récréation. L'enceinte rassemblait plein d'enfants. C'est alors qu'une bouffée de plaisir m'envahit des pieds à la tête. Il existait donc des jeunes filles qui s'exprimaient comme moi dans un langage visuel et par gestes naturels. Mon enthousiasme me fit perdre de vue le départ de mes accompagnateurs. Sans doute résigné à mon destin, papa s'en était allé sans plus avec son neveu. *« Adieu et merci, mon précieux et brave papa que j'aime du plus profond de mon coeur ! »*

Avec une hâte indéfinissable, dès le lendemain, j'ai commencé à fréquenter la classe comme une habituée de la maison. Je me souviens même des détails du costume que je portais : une robe noire à faux-col empesé, des bas noirs et un chapeau d'une même couleur sobre.



Une fois assise dans la classe derrière le bureau qu'on m'avait assigné, une des deux adultes présentes, probablement l'assistante de la professeure attitrée à cette classe, distribua à tout le monde de beaux cahiers tout neufs. Je compris vite qu'il faudrait y consigner les mots calligraphiés. Je débutais donc la rédaction des premières pages de ma vie estudiantine naissante. Sans plus de considération et poussée par l'empressement et le soin qui m'ont toujours caractérisée, je me suis plongée dans cette agréable tâche d'écriture sans aucune appréhension.

Circulant dans les rangées entre les pupitres, ma nouvelle enseignante arriva jusqu'à moi et se pencha pour vérifier mon travail. Quelle ne fut pas sa surprise en constatant que j'avais terminé avant toutes mes compagnes. Je lisais dans son attitude de la satisfaction et aussi de l'étonnement. J'entrepris alors, du mieux que ma communication le permettait, de lui faire comprendre la précieuse collaboration de ma grande sœur à cette réussite. La fierté me sortait de partout !

Cet instant magique me conféra une confiance qui ne me fit jamais défaut tout au long de mes

apprentissages ultérieurs en cet institut que j'affectionnais déjà. *« La dame en noir m'aimait bien, j'en étais maintenant certaine ! »*

Toutes les étudiantes de cette époque étaient soumises aux dispositions imposées par les décisions du '*Congrès de Milan*'. Diverses méthodes ont été développées par la suite dans le but de faire parler les personnes sourdes. Ces moyens commandaient beaucoup d'attention et d'énergie de la part des étudiantes. Seules les élèves multi-handicapées étaient exemptées de l'obligation de communiquer par l'entremise de la parole. Fort heureusement, le développement et l'utilisation de langues visuelles refirent surface beaucoup plus tard au profit des personnes sourdes qui s'en feront elles-mêmes les défenseurs. Cela se comprend puisqu'il existe une culture propre aux personnes éprouvées de la privation de l'ouïe. Il s'avère aujourd'hui, que le langage visuel est incontestablement beaucoup plus efficace pour certaines personnes sourdes profondes. Cela facilite l'appropriation des connaissances et encourage une communication plus aisée à l'échange linguistique entre pairs.



Lors de longues séances de '*démutisation*', j'ai tout de

même éprouvé beaucoup de joie en apprenant à parler le français oral avec mes professeures. Je me suis appliquée à reproduire, le plus fidèlement possible, les sons qu'on me visualisait. Si tant bien que la première année de mon pensionnat se déroula dans un parfait bonheur.

Je m'adaptais facilement à mon nouveau décor et je composais bien avec les autres élèves. Ces circonstances ont été gagnantes au point où j'acquis rapidement un bon vocabulaire et développai une communication orale de plus en plus efficace. Ce fut pour moi la récompense de mes efforts, de mon application lors de ces séances de 'démutisation'. Mon niveau de compréhension venait de s'élargir, me sortant peu à peu du confinement d'un monde sécurisant, mais tout de même étroit où j'ai grandi.

La routine du collège m'est rapidement devenue familière : Lever, prière à genoux déjeuner et petit ménage dans l'escalier. C'est ainsi que j'ai traversé la première année.

L'élément qui a été marquant en ces jeunes années fut sans contredit ma *première communion*. La délicatesse qu'on me reconnaissait m'a valu le bonheur d'être choisie lors de la Fête-Dieu. Je me vois encore transfigurée en 'ange' lorsqu'habillée de ma plus belle robe je marchais vers le reposoir avec quelques compagnes.

La chance a voulu qu'en quatrième et cinquième année scolaire, je conserve la même professeure que j'aimais beaucoup. Avec elle, mon vocabulaire s'est grandement enrichi et le temps me fila si vite entre les doigts que, devenue déjà adolescente, je franchissais le cap de la sixième puis de la septième année de scolarisation avec la mention *distinction*.

Comment oublier cette septième année qui m'a vue vivre l'émotion de la *communion solennelle* ? Ma conscience s'élargissant en avançant en âge, je savourais le bonheur d'avoir partout des amies, grandes et petites. D'autre part, mes résultats scolaires me conféraient une auréole qui réjouissait mes parents et mes éducatrices. Je me gonflais d'orgueil puisque mon bulletin de la septième année affichait la mention *'très grande distinction',* preuve de mon application et de mon amour pour l'école.



Depuis ce temps, j'ai toujours ressenti beaucoup d'élan à vivre des apprentissages multiples. Mon application, dois-je le répéter, fut un héritage conféré par ma chère famille au départ de ma vie d'enfant.

Engagée dans une sorte de course à obstacles, j'enjambai la huitième année, puis la neuvième et finalement la dixième année dans un groupe jugé de force moyenne. On m'a enseigné, tout au long de ce parcours, les bonnes manières, les tâches ménagères, la dactylologie, l'art culinaire, les rudiments des achats en épicerie et les principes de l'autonomie selon les programmes qui étaient de mise pour les jeunes filles de l'époque.

En septembre 1953 je me réfugiai une année entière à la maison paternelle. Tout en participant aux corvées, je me plongeai dans une longue période de réflexion : *« Quel avenir m'attend ? Où mon cœur niche-t-il ? »*

L'heure d'envisager ma vie future avait sonné. Mon admiration pour les éducatrices qui m'ont si bien orientée m'amena à m'interroger sérieusement : *« Suis-je appelée à m'engager dans une vocation religieuse ? »* Mon désir de suivre Jésus au plus près possible de mes capacités finit par vaincre mes hésitations.


1957
Sr Marie de la nativité
Marie-Paule Gagné

« Mon cœur n'était-il pas brûlant quand on m'enseigna les Écritures ? »

L'année suivante, revenue à mon lieu d'insertion, je me consacrai à une démarche de postulat. Je me sentais habitée d'une présence qui m'invitait à m'enfoncer plus loin encore dans la confiance et la prière. Ce parcours me conduisit finalement au noviciat dit *canonique*. Au comble de ma satisfaction, dès le postulat, on m'avait donné charge d'assister la professeure titulaire de la première année 'A'. Le groupe comptait 17 élèves.

Ayant pleine confiance en mon savoir-faire, la titulaire de la classe prit l'initiative de scinder son groupe en deux. Je fus ainsi rapidement plongée dans une vie professionnelle que j'affectionnais beaucoup. Je me rappelle ce beau départ vocationnel qui a fait mon bonheur lors de ces premières interventions pédagogiques. Une joie professionnelle combinée à un avenir vocationnel qui s'amplifieront de plus belle avec mon avancée en âge.

De 1957 à 1960, j'ai assumé ma tâche d'adjointe rattachée à la première année, toujours accompagnée d'une sœur de la Providence. Ensuite, on m'a donné la charge de voir à la récupération de certains élèves de la quatrième année 'B'. Je cheminai donc, par la suite, en tant qu'éducatrice adjointe à l'enseignement jusqu'en l'année 1980.

Une désinstallation nous guetta ensuite lorsque le gouvernement décida d'une nouvelle organisation sociale et scolaire à l'intention des jeunes filles

sourdes. L'Institut des Sourdes-Muettes de la rue Saint-Denis allait changer de visage.

Le prestigieux institut d'enseignement laissa place à un futur Centre suprarégional appelé Raymond Dewar. Les professeures et leurs élèves furent donc transférées à l'Institution des Sourds de Montréal sise au 7400 du boulevard Saint-Laurent. Ainsi prit fin, en 1991, la très belle histoire de cette honorable Maison d'enseignement pour filles où j'ai habité depuis ma tendre enfance. On ferma définitivement les portes à un enseignement traditionnel réservé aux jeunes demoiselles sourdes.

Une fois le couvent clos, je me suis retrouvée sans emploi. Heureusement, le directeur du 7400, M. Jean-Noël Doucet, reconnaissant mon expérience, a désiré me garder dans le corps professoral. Je suis donc entrée à l'emploi du 7400 Saint-Laurent.



Institution des Sourds de Montréal (Centre 7400)

Obéissant au conseil de poursuivre mes études pour décrocher un baccalauréat en enseignement voué à l'enfance inadaptée, je me suis inscrite à des cours d'appoint à l'Université du Québec à Montréal. D'autres consœurs, Teresa Kelly, Marie-Ange Miron, Élisabeth Karst se sont jointes à moi ainsi que messieurs Yves Tremblay et Raymond Dewar. Ce même Raymond Dewar, fier défenseur de l'identité sourde, qui donna son nom au futur Centre Suprarégional maintenant bien connu.

Un collègue et ami professeur offrit ses services pour interpréter bénévolement, en langage visuel, le contenu de ces premiers cours ouverts à l'Université du Québec à Montréal pour un petit groupe de personnes sourdes. C'est ainsi, que j'eu le bonheur de mettre la main sur un diplôme : *baccalauréat en Enfance inadaptée ... mention surdité*.


M. André Lachambre

Faisant tous partie de la même classe, nous produisions nos travaux en collégialité avec la précieuse aide de notre dévoué ami André. Ainsi, nous aurons vécu la chance d'être parmi les premières personnes sourdes à compléter un programme d'enseignement reconnu par le gouvernement au sein d'une université québécoise.

Pour le reste, je me suis consacrée à l'enseignement auprès d'élèves en difficulté d'apprentissage tout en poursuivant ma formation.

Je leur enseignais à lire, à cuisiner de délicieuses soupes et desserts et à faire des tâches ménagères. En bref, notre équipe s'employait à développer ces jeunes en les encourageant à prendre leur vie en main, principalement dans l'apprentissage de la vie en société. Notre souci fut incontestablement de voir au développement de leur autonomie. Pour ma part, j'accordais un soin particulier à éveiller ces jeunes à une forme rudimentaire de vie spirituelle. J'aimais ces moments où occasionnellement nous faisions une pause pour prier à l'église. J'étais toujours surprise et même émue, dois-je l'avouer, de voir mes jeunes affectionner cette sortie. Parfois, je prends plaisir à raconter ces belles expériences des années 1975 à 1980 à mes amis et collègues.

Mes élèves finirent par dépasser l'âge de fréquenter l'école primaire. Leur handicap ou leur lenteur intellectuelle les distinguait des adolescents inscrits dans les écoles dites régulières. Notre équipe de soutien scolaire s'est donc vue forcée de trouver un lieu d'accueil plus adapté. C'est de cette manière que quelques classes de personnes sourdes multihandicapées ont fini par s'établir au Centre Cherrier de 1980 à 1991.



Centre Cherrier à Montréal

Lorsque le Centre Cherrier dut fermer ses portes à notre clientèle estudiantine, nous avons tous été acheminés vers une école spécialisée de la CECM. L'école Irénée-Lussier abritait déjà des jeunes adolescents entendants qui affichaient un profil psychologique apparenté aux nôtres, indépendamment de leur état de surdité.

Les jeunes placés sous notre responsabilité étaient âgés entre 13 et 21 ans ; c'est dire qu'ils me dépassaient en grandeur physique. Cependant, je n'ai jamais connu la peur avec cette clientèle jugée parfois injustement difficile au plan du caractère. Mon atout, c'était la communication.



La classe de Marie-Paule

Je m'appliquais toujours à leur offrir l'affection dont ils ont toujours eu si cruellement faim. Cet épisode de ma vie a duré quatre belles années que je juge avoir été très enrichissantes pour moi ; il s'agit des années 1991 à 1996.

À Irénée-Lussier plusieurs jeunes s'y sont épanouis au-delà même des attentes du corps professoral. Nous avons mis au service de leur croissance personnelle et de leur progrès de vie en société un programme, qui s'avéra très ajusté à leur condition et, cela me réjouit !

Nous avons aussi eu l'opportunité d'initier ces jeunes au domaine du travail. Nous les entraînions à voyager sans aide dans les transports en commun jusqu'à ce qu'ils prennent confiance en eux.

« Ah ! quels heureux souvenirs je garde de ces onze années de travail en collégialité avec l'excellente équipe de professeurs qui sont devenus mes amis pour plusieurs d'entre eux. »



École Iréné Lussier à Montréal

Je suis pleine de reconnaissance envers Cécile Major, Micheline Trottier, André Patry et bien

d'autres encore qui m'ont assuré leur soutien et m'ont fait part de leur précieuse expérience.

J'ai toujours eu un penchant pour les élèves les moins favorisés par la vie. On les taxait d'être des cas très lourds pour le système. Ma compassion pour ces jeunes m'a insufflé une force insoupçonnée. Mon amie Cécile identifie cette capacité en moi de « *chimie* ». Une sorte de miracle qui s'est opéré au-delà de mon entendement avec, bien sûr, l'appui de l'Esprit-Saint sur lequel je pouvais toujours compter. *« Moi, je sais en qui j'ai mis ma foi ».*



De gauche à droite : Marie-Paule Gagné, Marie-France Longpré, Gérard Bernatchez, André Lachambre, Robert Longtin.

À un autre chapitre moins reluisant de ma vie, je souligne ma fidélité à un rendez-vous annuel chez le médecin. Initiative qui me fut fort bénéfique puisque, lors d'une de mes visites, j'ai pu confier au

médecin un nouveau malaise. Une étonnante douleur récente m'agressait. Et pour cause, car les tests cliniques ultérieurs annoncèrent un dysfonctionnement au plan de la glande thyroïde.

Je dois la révélation de ce diagnostic à soeur Marie-France, une religieuse qui a partagé avec moi la mission de la Maison de la Foi. Cette dernière m'ayant encouragée à me faire examiner de plus près par un professionnel de la santé. Finalement, on a détecté aussi que je souffrais d'un cancer du sein ; quel choc en apprenant cette malheureuse nouvelle. Le 20 novembre de la même année, je fus soulagée qu'on m'impose une chirurgie apte à me remettre en bonne condition de santé.

On m'infligea un repos prolongé, trois mois de convalescence, qui m'ont retenue au Centre de Santé de la Providence. Les religieuses et le personnel ont contribué à ma guérison d'une manière exemplaire. Je leur dis toute ma reconnaissance pour ces moments de récupération. Plongée dans une sorte de désert en ma vie, j'ai pu tout de même m'engager dans de longs moments d'intériorité et vivre la prière, la réclusion et la méditation comme un cadeau de Dieu.

Cette période de ma vie m'a rappelé, plus tard, comment j'ai trouvé difficile cet arrêt forcé après trente-neuf années de vie professionnelle. Il

m'a donc fallu quitter ce cher milieu de travail qui m'avait donné tant de satisfaction personnelle.

Cette pause de ma vie active me fit remémorer une autre épreuve vécue en 1987. Comme j'étais en recherche de paix intérieure, j'avais rencontré la supérieure générale de la communauté des Sœurs de la Providence. La religieuse m'avait invitée à réfléchir à la possibilité de me joindre à l'équipe missionnaire en Haïti accompagnée d'une autre sœur de la Providence, sœur Diane Sarrazin. Cela m'avait véritablement tentée parce que je savais que j'y rencontrerais sur place des sourds qui auraient sans doute besoin de mon expérience.

Voulant me bien préparer à cette future vocation, je me mis en frais de suivre des cours de Créole. Cela fut de courte durée puisqu'en janvier on m'annonça l'annulation de ce beau projet. Cet état de fait m'a marquée et j'en suis restée profondément déçue. Encore aujourd'hui, de temps à autre, j'essaie de m'imaginer dans la peau d'une missionnaire : *« Non pas ma volonté, Père, mais la tienne ! »*



P. Gérard Bernatchez, c.s.v.

Un dimanche où je me rendais à la messe célébrée par monsieur l'abbé Leboeuf dans la très belle chapelle de notre ancien pensionnat, je

fis la connaissance d'un jeune prêtre de la congrégation des clercs de Saint Viateur : le père Gérard Bernatchez. Ce dernier s'était prêté au remplacement de l'abbé Leboeuf retenu ailleurs par des obligations. La gêne me fit rougir de la tête aux pieds quand cet inconnu me demanda de le rencontrer dans un tête-à-tête après la célébration eucharistique. Suite à la messe, il me fit part d'un projet d'une fondation qu'il courtisait depuis peu... À son heure, il m'annonça qu'il m'en reparlerait si je consentais à le suivre dans cette aventure.

En 1988, le Père Gérard me fait signe ; il a affaire à moi. Ce dernier m'invita à un discernement. Le Père, voulant consacrer sa vie à l'évangélisation en milieu de surdité, m'invita à participer à une équipe qui se donnerait pour mission de répondre à un besoin exprimé par une maman d'enfant sourd. En effet, Mme Lise Joly, s'étant confiée au Père, lui avait signifié son impuissance à initier son fils sourd aux préceptes de la foi chrétienne. Ne connaissant pas encore la langue des sourds (LSQ), elle souffrait comme beaucoup d'autres mamans, de manquer de moyens pour amener son fils sur la voie de la foi chrétienne.

Cette entrevue déclencha chez ce Clerc de Saint-Viateur la motivation de rassembler des personnes autour d'un projet : Une Maison de la Foi au Service du monde de la Surdité.

Maison de la Foi
au service du monde de la surdité

Notre échange fut à la source de ma consécration car c'est à travers cet évènement que le Seigneur m'ouvrit à ce qui deviendra par la suite *ma mission profonde*. Lorsque l'heure de la demande officielle sonna, ma réponse ne se fit pas attendre. En tout mon être ça disait 'OUI !'. *Ce 'oui"* transforma sérieusement ma vie. Le Seigneur ne m'appelait pas en Haïti mais auprès de mes frères et sœurs sourds du Québec.

Telle était la voie à prendre dans un engagement vocationnel qui allait durer plus d'un quart de siècle, soit de 1988 à 2016. La Maison de la Foi, au service du monde de la surdité, devint un refuge d'où je n'ai jamais cessé de progresser et de m'investir avec tout l'amour de mon cœur.

« Le Puissant fit pour moi des merveilles !
Saint est son nom ! »



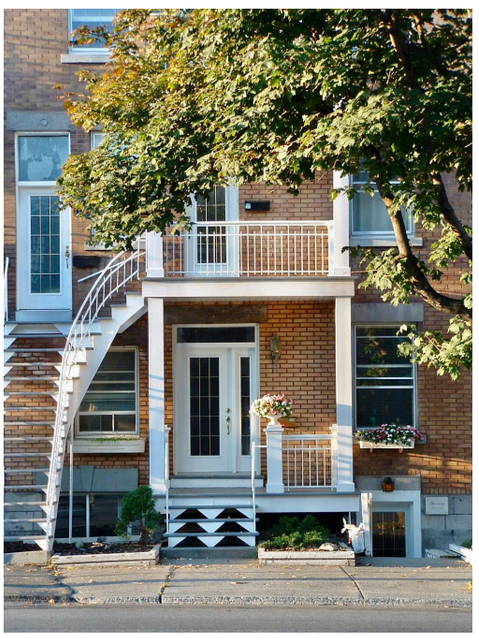
Premier endroit de la Maison de la Foi, 5607 rue Stirling, Montréal.

Dans les premiers moments de mon engagement en Maison de la Foi, j'ai vécu la vie communautaire a-vec quatre autres bel-les personnes,

Nous habitions sur la montagne dans une belle grande maison sise rue Stirling, près de l'Université de Montréal. Je faisais partie de l'équipe permanente avec soeur Marie-France Longpré, membre d'une congrégation en voie d'extinction : les Petites missionnaires de Saint-Joseph. Le projet impliqua aussi un jeune professe chez les Clercs de Saint-Viateur du Canada ; une personne fort dynamique qui se retrouve par ailleurs aujourd'hui au poste de directeur d'une École au Burkina Faso : Jocelyn Dubeau.

C'est ainsi que tous les quatre, nous avons vécu avec d'autres membres, une relation fraternelle et joyeuse pendant plus de huit ans. Dans les faits, une plus large équipe, composée de membres engagés sur le plan de notre mission, venait et allait selon les besoins de nos activités et de notre insertion en milieu sourd.

Le lecteur ou lectrice comprendra que c'est à cette période que j'ai vécu l'inquiétude d'un cancer qui m'a mise en convalescence, comme je l'ai souligné plus haut. Au retour de cet arrêt obligé de mes obligations et devoirs, j'ai jasé avec sœur Gloria Keller.



Deuxième endroit de la Maison
de la foi, 7728 'A'
rue Saint Denis, Montréal

J'avais en moi le sentiment que mon histoire d'engagement à la Maison de la Foi n'était pas terminée. J'ai donc repris le collier avec sa bénédiction. La Maison de la Foi venait alors de déménager ses pénates sur la rue Saint-Denis, dans le quartier Villeray.

Le Frère Robert Longtin, un autre religieux Clerc se Saint-Viateur est venu enrichir notre équipe de sa personne. C'est à travers nos rencontres préparatoires à l'insertion de nouvelles activités que j'ai reçu, à l'intérieur de moi, l'intuition qu'il fallait des rencontres pour briser l'isolement chez plusieurs personnes sourdes. Robert a lancé l'idée et cela a fait comme une explosion en moi.



'Soupe à Marie-Paule' rue St-Denis, 1998

Son témoignage m'invitait clairement à suivre les traces de mes ancêtres. Je me sentais invitée à marcher dans les pas de la vénérable Sœur Émilie Gamelin s.p. qui a donné sa vie aux pauvres. Toute

jeune, celle-ci n'a pas hésité à accompagner sa maman pour offrir la soupe aux démunis de son époque. Dès ce moment, je me suis engagée à offrir, une fois par mois, la soupe populaire aux personnes sourdes.

Une activité gratuite qui invitait n'importe qui, appartenant au monde de la surdité, à venir échanger et fraterniser en toute simplicité autour d'un bon bol de soupe accompagné simplement de pain et de café. Très rapidement, l'activité s'est vue nommée la 'SOUPE à MARIE-PAULE'. Un pur bonheur venait de s'ajouter à cette brochette de joie qui a marqué ma vie de religieuse ! Depuis ce temps, avec l'aide de quelques collaborateurs, je maintiens cette activité au calendrier des activités de la Maison de la Foi.



Des personnes du Centre Alpha Sourds

Je profite souvent de la préparation de cette soupe pour m'adjoindre de jeunes étudiants en apprentissage du BÉNÉVOLAT. Ils s'entraînent ainsi à cuisiner et surtout à travailler au service

de leur prochain. D'autres bénévoles viennent occasionnellement me donner un coup de main pour le service. Je l'apprécie grandement et les remercie de tout cœur !



Jean-Marc Lachambre et Jeannine Rosby

C'est maintenant, à mon ravissement, Jean-Marc Lachambre, le frère d'André, qui a pris la relève de cette responsabilité avec l'aide précieuse de Jeannine Rosby. Voilà donc, dans le sillon de ma mission, deux belles personnes sourdes qui se mettent, à leur tour, au service de la communauté sourde. « *Tout est Providence !* »

Nous sommes ensuite déménagés sur la rue des Érables, une ancienne résidence d'étudiants rassemblés par la communauté des Clercs de Saint-Viateur.



Troisième lieu de la Maison de la Foi, 6995 avenue des Érables, Montréal.

La réorientation a été longue et parfois pénible mais, le Seigneur savait que nous étions une fondation bâtie sur le roc et il nous a fait la grâce de cette belle demeure. L'installation n'a pas été que matérielle, c'est à peu près en cette période, si mon souvenir est bon, que le chapitre des Clercs de Saint-Viateur a enfin reconnu la Maison de la Foi comme étant une de ses oeuvres prioritaires.

Depuis, je m'occupe toujours de la 'SOUPE à MARIE-PAULE', bien sûr, mais aussi de la publicité, de la cuisine, de l'animation des célébrations, des commissions, des appels au téléscripteur logés par des personnes sourdes, de l'accueil à la porte, de la lessive et de mille et autres tâches.
















Bienvenue
Pitou!







Je suis membre également du 'CORPS d'ANIMATION', équipe décisionnelle dans la fondation. Je partage aussi les moments de prière et de célébration avec gens habitant à la *Résidence des Érables*. Tous les matins, nous nous engageons dans la prière pour ouvrir à Dieu notre journée. Presque tous les soirs, nous entrons dans le repos de Dieu par une célébration eucharistique, plus intime, célébrant entre-nous ou avec les invités-es du moment.



Ces quelques lignes vous feront très certainement sentir combien j'ai été choyée dans ma vie. J'ai accueilli cette vie avec sérénité chaque jour en sachant bien que le Seigneur était là, tout près de moi, et qu'il m'accompagnait comme un ami fidèle. Ma prière, tendue vers lui, se voulait protection et bénédiction pour mes frères et sœurs de la surdité, pour ma famille, pour mes amis-es et aussi pour les étrangers qui auraient le plus besoin de mes invocations spirituelles.

Je me suis souvent sentie comme la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus qui ramassait, par terre, une toute petite aiguille en offrant ce geste à Jésus pour sa gloire et le salut du monde.

Mon travail, ma vie de femme en Église, ma vie de religieuse et mon engagement à la Maison de la Foi ont toujours été déposés entre ses mains.

« Dieu que j'aime par-dessus tout,
Tu es ma joie,
mon espérance.
Tu donnes sans cesse de la saveur
à ma vie ».



Marie-Paule Gagné s.n.d.d.
Juin 2012

Je rends Grâce pour ma foi :

Ma Mission s'inspire de ma communauté en tant que Soeurs Notre Dame-des-Douleurs. Je me sens vivre de la vie intérieure, surtout par la prière ... À cela s'ajoute le temps que j'accorde aux Célébrations Eucharistiques.

Je me sais étroitement liée à Gérard et André dans ce qu'on appelle le 'NOYAU DUR' de la maison de la Foi, c'est-à-dire les porteurs du charisme.

Je suis invitée, périodiquement, à visiter des personnes sourdes qui sentent le besoin de me rencontrer simplement ... ou qui passent un séjour à l'hôpital. Je leur laisse ma carte de visite : un simple mot d'encouragement pour qu'ils retrouvent espoir.

Ma nièce France tient une place de choix dans mes relations familiales.

Mais d'où je tiens ma foi au plus loin de mon souvenir d'enfance ?

Effectivement, c'est dans mon enfance que surgit ma foi puisque mes parents étaient de fervents catholiques. J'en garde un bon souvenir ! La prière

du soir nous réunissait en famille. Agenouillée à prier avec les autres, je fixais l'image de la Sainte Famille et j'avais la sensation vive que, les personnes de Jésus, Marie et Joseph m'accompagnaient dans ma croissance tout comme maintenant.



La famille de Marie-Paule vient fêter sa retraite de l'enseignement.

À l'Institution des Sourdes... où je fus pensionnaire durant une bonne partie de ma vie, j'ai appris à me confier ainsi à LUI. Quand je suis devenue enseignante, j'avais des élèves difficiles, mais je ne pouvais m'empêcher de voir Jésus à travers eux tous. Dans ma vie de maintenant c'est encore comme cela ; je ne puis rester indifférente aux personnes qui vivent des problèmes. Souvent je pense à ces gens en m'approchant de ma FOI ; je les confie à Dieu en disant intérieurement :

'Je ne peux rien faire sans Jésus'.

Oui, encore aujourd'hui au cœur de ma contemplation, je vis un repos indescriptible en pensant à Jésus. C'est vers lui que je me retourne quand je suis bouleversée. Je dois d'abord m'arrêter, m'intérioriser, prier et voilà que je trouve la PAIX ! Cela me suffit ! Je suis comblée !

'Jésus je t'aime'

Je me dis que ma vie profonde c'est ma vocation comme religieuse de Notre-Dame-des-douleurs. Ma foi est une priorité pour moi et je la mets au service de mes frères et sœurs ; je la cultive en m'inspirant de **la Bible**, particulièrement les Évangiles, **la méditation** des textes puisés dans 'La petite voix' d'Eileen Caddy [2] et bien sûr en fréquentant souvent **les célébrations Eucharistiques**. Je garde ma FOI paisible au fond de moi. Je fais confiance aux personnes avec calme, sans m'énerver et en souriant à partir de cette PAIX du Christ en moi.

Ma foi est restée vivante comme dans le souvenir de mon agenouillement pour la prière du soir de jadis, entourée de toute ma famille. Je vis de certitudes et de convictions ! Cela ne s'explique pas autrement !

Je me rappelle lorsqu'on m'a conduite pour la première fois au pensionnat de l'Institut des

[2] LA PETITE VOIX, Eileen Caddy, Collection Le Souffle d'or, 1989. Traduit de l'anglais par Anne de Keating-Heart.. Relecture Patrice Morchain 2002.

Sourdes-Muettes, j'ai bondi hors de l'auto comme la gazelle ; je suis entrée à l'intérieur et qu'est-ce que j'ai vu en premier ? J'ai revu mon image sainte : l'image de la Sainte Famille qui m'attendait là. La soif de ma source, mon Dieu qui m'abreuve, a ainsi grandi en ces murs du pensionnat. Au retour des vacances, chez mes parents, je me retrouvais encore et toujours en PAIX ... L'Esprit de la Pentecôte n'a jamais cessé de me protéger tout au long de ma vie !

Plus tard, ma vocation s.n.d.d. m'a mise les deux pieds solidement plantés sur le Rocher : J É S U S. Un message spécifique veut sortir de moi pour faire du bien : « *Soigner les petits et porter attention aux souffrants !* » Mon feu s'allume dans la conviction intérieure qu'ils sont comme moi Fils et Filles aimés de Dieu. Mon rôle est de leur annoncer la foi qui est mienne dans le but de ***raviver leur espoir, stimuler leur audace, encourager leur mise debout.***

NOTE DU RÉDACTEUR :

En définitive, la majorité de ces aspirations, ci-haut décrites, sont inscrites, noir sur blanc, dans le journal personnel de croissance appartenant à Marie-Paule. Rien ne devait rester lettre morte ; ainsi les valeurs auxquelles elle s'accrochait furent bien incarnées et surtout bien perçues au sein de la communauté chère au coeur de Marie-Paule.

Le Corps d'Animation de la Maison de la Foi décida un jour de proposer sa candidature à un prestigieux concours initié par la Société Québécoise Culturelle des Sourds. À l'évidence, toute la communauté des sourds applaudit au choix de l'humble candidate. Je reproduis cette lettre qui fera comprendre au lecteur, les atouts sur lesquels s'établit cette reconnaissance.







Pour son dévouement inlassable et son attachement à défendre les droits des sourds d'année en année. Ce prix est attribué par la SOCIÉTÉ CULTURELLE QUÉBÉCOISE DES SOURDS.

Lettre adressée à la présidente de la Société Culturelle Québécoise des Sourds afin de proposer le nom de Marie-Paule au prestigieux prix Raymond Dewar.

Montréal, 7 février 2008

Mme Cynthia Benoît
présidente de la SCQS[3]
Critères de sélection du récipiendaire du prix Raymond Dewar

Bonjour,

Il nous fait plaisir aujourd'hui de vous proposer un nom dans le cadre du prix Raymond Dewar. La personne que nous vous référons mérite grandement d'être reconnue par le monde des Sourds qu'elle affectionne tellement.

Vous serez en mesure de lire vous-même un très court résumé de son implication dans le monde de la Surdité et serez frappée certainement par la simplicité de cette grande dame. Je pense avoir rassemblé tous les documents pertinents. Vous les trouverez dans les pages ci-jointes.

Je termine en vous remerciant au nom de la Maison de la Foi de recevoir positivement notre proposition. Félicitations pour vos nombreuses initiatives qui mettent en relief les beautés et les forces du monde de la Surdité.

[3] SCQS : Société Culturelle Québécoise des Sourds

Au nom du 'CORPS' d'Animation
de la Maison de la Foi,
André Lachambre.
Directeur-adjoint de la Maison de la Foi
avec l'assentiment de son directeur et fondateur
le Père Gérard Bernatchez csv.

IMPLICATION :

Qui ne connaît pas ce petit bout de femme qu'on appelle fraternellement Marie-Paule Gagné ?

Nous avons l'honneur de présenter cette belle femme comme récipiendaire du Prix Raymond Dewar 2008. Certes, nous sommes conscients que ce prix pourrait être accordé à des personnes encore plus en vue que Marie-Paule et dont les actions ont beaucoup plus d'éclat et de rayonnement dans le monde de la surdité tels : des administrateurs, formateurs, éducateurs, politiciens, pédagogues, journalistes et quoi encore ? Pourtant, notre choix s'est arrêté à ce petit bout de femme que nous appelons la *« mère Theresa du monde de la surdité »*.



Comment, Marie-Paule répond-t-elle à ce critère du présent concours ? ***« ...dévouement pour la***

défense des droits de la communauté sourde », me direz-vous ? Marie-Paule est l'avocate des causes qui semblent perdues… La situation des plus petits, des défavorisés, des laissés-pour-compte **du monde de la surdité**. Toute sa vie durant, elle a œuvré auprès de la jeunesse sourde polyhandicapée. Alors qu'on désespère souvent face à ces personnes défavorisées par la vie, Marie-Paule, tout au contraire, investit tout son espoir en elles.



Préoccupée tant (pendant 40 ans) par leur sort, c'est avec empressement et le cœur contagieux de sa joie qu'elle s'est rendue tous les matins à leur rencontre, beau temps mauvais temps, pour accompagner, de son sourire et sa vie de foi, ceux et celles qui sont trop souvent oubliés par les bien-portants de notre société.

Cette petite religieuse Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ne connaîtra jamais le sens du mot RETRAITE. Âgée de 74 ans, au moment de nos entretiens en 2007, elle s'implique toujours davantage et annonce encore et toujours, à qui veut l'entendre, **sa foi en la Jeunesse et en la réussite de la personne humaine sourde**.

Partout, avec les riches comme les pauvres, les entendants comme les sourds, les croyants comme les athées, les immigrants comme les québécois de souche … elle affiche le même sourire, le même accueil, la même cordialité.

Inspirée par Mère Émilie Gamelin, elle offre la célèbre **« Soupe à Marie-Paule »** à tous ceux et toutes celles qui se présentent à la porte de la Maison de la Foi. À elle seule, elle y a créé un lieu de fraternité, de cordialité et de bonne entente. Elle fait en sorte qu'en s'assoyant et fraternisant ensembles, les personnes sourdes cessent de toujours se fier aux professionnels pour devenir autonomes. Elle est confiante en leurs dons intérieurs. Ainsi, elle aspire à ce **que les personnes sourdes deviennent ressources les unes pour les autres.**



Marie-Paule ne connaît pas d'ennemis ; elle n'a que des amis dans tous les milieux sourds (lieux de loisirs ou d'intériorité) ou entendants (Marché Jean-Talon). Elle se prête au secours de chacun ou chacune avec simplicité.

Tous goûtent la paix et la sérénité du cœur à son contact parce qu'en elle ne survit aucune jalousie, aucune rancune, aucune convoitise. **Sa passion**

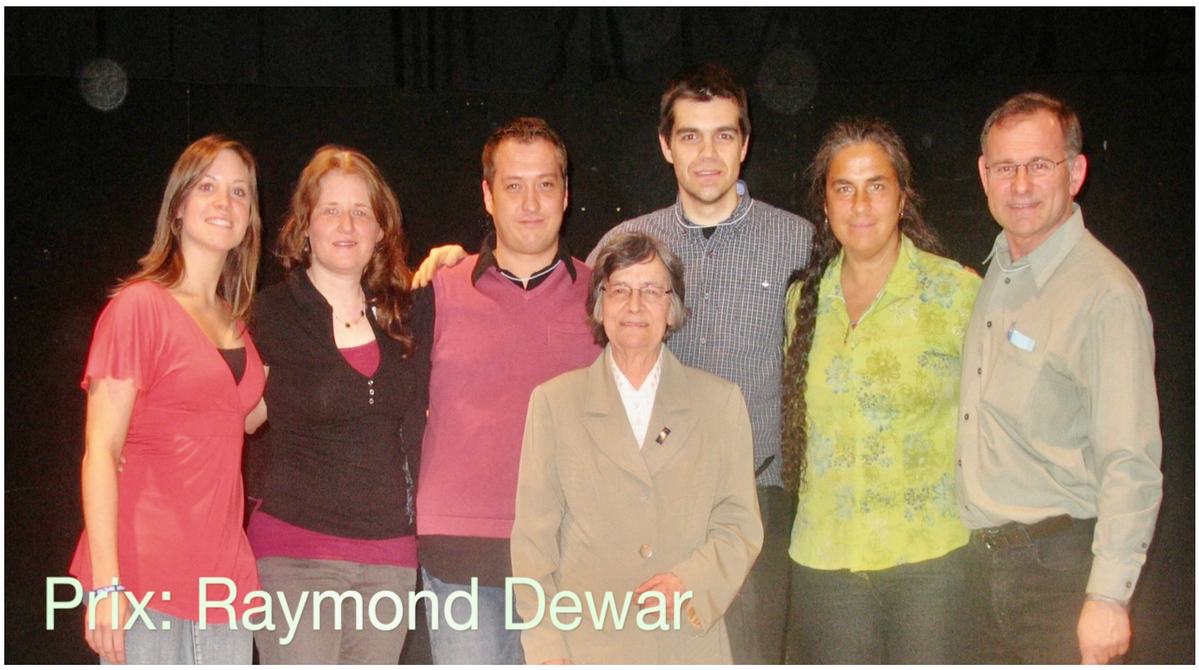
consiste à recommander à Dieu ses semblables dans le secret de sa prière constante : cette mère qui manque de ressources financières, cet homme emmuré par la peur de sa surdité, cet enfant mal-aimé ou handicapé, ce professeur désespéré ou découragé, cette chômeuse qui perd confiance en elle.

Marie-Paule est à l'ÉCOUTE de tous. Elle franchit toutes barrières humaines pour porter, supporter, encourager, accueillir, dépanner, accompagner, instruire etc … les moins bien portants de la communauté sourde. Les murs d'indifférence ne tiennent pas avec elle qui ne sombre jamais dans le désespoir.

Dans les concours du type de celui-ci, on pourrait oublier les gens simples qui oeuvrent dans le secret et l'intimité de leur vie. Il est pourtant des personnes de 'petite taille' qui font plus de bien que les politiciens les plus populaires ou les conférenciers les plus célèbres. Pour les voir, il suffit de baisser les yeux car elles se tiennent au ras du sol, perdues dans la foule qui avance sans s'arrêter. ***Elles se tiennent comme Marie-Paule avec les plus humbles… C'est ce qui témoigne de leur grandeur*** ; ne croyez-vous pas ?

André Lachambre

Au nom du CORPS d'ANIMATION de
La Maison de la Foi au service du Monde de la Surdité







Peinture offerte à Marie-Paule avec le prix Raymond Dewar
Gemma Morneau 2008

Terminons cet hommage à la '*petite soeur priante*' et reconnaissante, comme elle le soulignait au bas de ses écrits, en prenant connaissance du contenu de l'homélie que je lui avais personnellement livrée lors de la célébration de la prière vécue à la maison des soeurs de la Providence lors de son décès par M. André Lachambre.

Qui, parmi vous, connaît bien Marie-Paule ?
Je vous demande de lever la main.

Je me doutais que plusieurs mains allaient se lever… On croirait que L'UNIVERS ENTIER a eu, un jour ou l'autre, la chance d'être salué par cette toute petite et si mignonne religieuse sourde. C'est à croire que Marie-Paule Gagné parle et comprend toutes les langues quand il s'agit de rencontrer une personne humaine. Quand le Seigneur a créé Marie-Paule, il a offert au monde un cœur sur deux pattes.

Avec elle, la terre entière est une merveille où mille occasions nous sont offertes de vivre la joie pure et simple dans la rencontre fraternelle. Personnellement, j'ai toujours vu que Marie-Paule se promenait au cœur du « monde merveilleux de Walt Disney » où *« tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ! »*

En bref, je suis entrain de vous dire que cette femme au grand cœur n'a pas de frontière quand il

s'agit d'apprendre à connaître et aimer l'autre et le TOUT-AUTRE… qu'elle a toujours appelé très justement « le bon Dieu ».

Ses 40 années dans l'enseignement lui ont permis de tomber complètement amoureuse d'un nombre considérable d'enfants et d'adolescents sourds parfois très handicapés. Tous les professeurs-es qui ont travaillé avec Soeur Marie-Paule ont été touchés par le témoignage de sa vie et de sa foi. À ceux-là, il faut ajouter ses consoeurs Notre-Dame-des-Douleurs avec lesquelles elle a collaboré au succès du camp de vacances Notre-Dame-de-Fatima au côté de Monsieur l'abbé Paul Leboeuf.

Ainsi, par sa première naissance, le Père céleste a offert au monde d'aujourd'hui le cadeau d'une vie à la fois très active et très intériorisée. Voilà pourquoi nous avons choisi de vous rappeler ici le très beau texte de l'accueil de Jésus par les sœurs de Lazare : Marthe et Marie pour célébrer son passage dans l'Amour.

Vous m'avez dit bien connaître Marie-Paule alors, je vous demande à quelle parade Marie-Paule a pris le plus de plaisir à participer ?

C'est exact : « LA PARADE DES JUMEAUX ».

Marie-Paule nous parlait, plusieurs semaines à l'avance, de cet évènement de la parade des

jumeaux à Montréal. Elle a toujours été touchée très profondément par les jumeaux qui sont identiques physiquement et pourtant souvent si différents dans leur comportement, dans leur univers intérieur.

À mon tour, je suis fasciné par ce texte de Luc qui montre deux sœurs. D'abord Marthe qui déplace ciel et terre comme Marie-Paule pour accueillir l'invité de passage. Ensuite Marie de Béthanie qui s'est trouvée une place bien choisie au plus près de l'invité Jésus pour ne rien perdre de sa présence et de sa Parole. Cela aussi ressemble à Marie-Paule assise, tous les matins et tous les soirs, à la chapelle de la Maison de la Foi dans le recueillement pour écouter ce que Jésus attend d'elle :

« Seigneur parle, je t'écoute avec mes yeux
et avec mon cœur…
Que veux-tu que je fasse ? »

Des jumelles vivent dans la peau de la petite religieuse : l'une se nourrit du don du SERVICE et l'autre du DON de l'obéissance à la Parole de Dieu qui s'est invitée dans l'intime de sa personne.

Je pense que vous serez d'accord avec moi pour dire que Marie-Paule a donné sa vie pour annoncer la foi en Jésus-Christ non seulement au cœur du monde de la surdité, qu'elle a aimé d'un AMOUR fou, mais aussi pour toute personne humaine qu'elle a honorée avec respect et amour, quelle que soit sa

race, sa foi, ses croyances, son apparence, sa richesse etc… Tout cela pour dire que le service aux autres et l'écoute de la Parole sont des sœurs jumelles dans le cœur de Marie-Paule.

J'entends Jésus qui lui prend maintenant amoureusement la main en lui disant :

« Viens et suis-moi… toi, la si pure et humble femme, que mon Père attend. Tu as marché, ta vie durant sous le souffle de l'Esprit Saint pour aimer tes frères et sœurs avec empressement. Je te conduis vers l'héritage que j'ai promis… tu viens de 'renaître' pour une autre vie … Pour l'héritage qui ne connaîtra ni destruction, … Ni souillure, … Ni vieillissement … Entre maintenant te reposer dans l'amour sans fin ».

N'est-ce pas là le message de Pierre dans le deuxième texte lu ce matin ?

Alors toi, qui reste là planté dans ta peine et qui regarde vers le ciel pour trouver un sens à la mort, ne reste pas collé au chagrin sur cette terre assoiffée de bonheur. Quel geste ou quelle Parole de ta sœur Marie-Paule te reste-t-il pour raviver l'espoir… pour construire le monde de Dieu déjà là et pourtant pas encore advenu complètement ?

Prenons quelques secondes pour songer à cela et dire adieu et merci à cette 'petite religieuse priante' comme elle aimait l'écrire dans ses cartes de souhaits.

Au revoir notre merveilleuse amie… Nous irons te voir un jour dans la patrie.



















Parcours de vie :

Née le 23 novembre 1933 à Saint-Norbert-d'Arthabaska

1942 - 1953
Études chez les Sœurs de la Providence

1954
Entrée au noviciat des Sœurs de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

1957 -1975
Éducatrice enseignante à l'institution des sourdes

1975 -1980
Enseignante à l'Institution des Sourds de Montréal

1980 -1991
Enseignante au Centre Cherrier

1991 -1996
Enseignante à l'école Irénée-Lussier

1988 – 2016

- Récipiendaire du Prix Raymond Dewar (1989)
- Membre du 'CORPS' d'Animation de la Maison de la Foi au service du monde de la Surdité.
- Associée au charisme des Viateurs.
- Résidente dans la communauté des Érables (Clercs de Saint-Viateur) (Hôtelière – responsable de l'activité de la soupe – publiciste – animatrice- …)

« Je rends grâce au Seigneur pour plus de 50 ans en la vie de femme consacrée,

« LA VIE EST BELLE ! »

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans la précieuse collaboration de deux personnes qui ont toute ma gratitude.

Correction orthographique : Serge Blackburn
Mise en page : Gérard Bernatchez, c.s.v.

Auteur : André Lachambre

Édité par la Maison de la Foi, Québec, mai 2023